

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORÇANT LE JOUR
ET
LE GRAND TONIC RENFORÇANT LE JOUR

RECUEILLETON de CANARI

LES CAMPAGNES d'un ROTÉ

PAR AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

Léonie, devenue Madame Colombey, s'établit dans un hôtel que son mari venait d'acheter, et qui était situé rue Blanche. Elle en ouvrit les portes à deux battants. Au bout de quelques semaines, sa vie fut comme un tourbillon. M. Colombey la poussait dans cette voie d'augures plus qu'il ne la retenait. C'était un homme qui ne pouvait vivre qu'au milieu du bruit; son bonheur était de voir passer cinquante personnes dans son salon en un quart d'heure; s'il trouvait dix voitures devant la porte de son hôtel ou dans la cour, lorsqu'il revenait de la Bourse, il se frottait les mains. Il s'était fait de la vie un idéal qui consistait à remuer sans cesse et à gagner beaucoup d'argent afin d'en dépenser, sinon plus, du moins autant. Sa santé robuste lui permettait de résister à toutes les fatigues et de s'asseoir dans son cabinet à la pointe du jour, après être resté au bal jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. S'il fallait assister aux courses de Chantilly ou de Dieppe, essayer une paire de chevaux au bois de Boulogne, passer une soirée au théâtre et fuir la nuit dans un souper, M. Colombey était toujours prêt. A ces qualités de tempérament, le spéculateur ajoutait une humeur également bruyante à toute heure. Les tapage lui semblait presque paroxysme de la gaieté. Quand dix violons faisaient rage dans son hôtel, quand le vin de Champagne coulait dans la salle à manger où s'escriaient dix laquais



LA REVANCHE DE SIR JOHN.

JOHN A.—Ah! c'est comme ça! tu as voulu me jouer une patte de cochon. Tiens! v'lan! ça t'apprendra que lorsqu'on me fait chanter j'ai toujours ma revanche! Prends ton paquet et charrie... Crasse! va!

autour de vingt convives; quand une table de baccarat réunissait trente joueurs dans un coin de son salon, M. Colombey ne se traitait pas d'aise. Il aurait voulu du bruit encore pour s'endormir.

—Si la métémpsychose est une vérité, disait un philosophe, l'âme de M. Colombey passera certainement dans la caisse d'un tambour.

Son éducation première et la rapidité de sa fortune, en quelques sorte improvisée, ne lui avaient pas permis d'épurer ses goûts. Il ne les avait pas très délicats. Dans l'économie de la vie, telle qu'il la concevait, la première place appartenait à l'amusement; la dignité ne venait qu'après. Sans méchanceté aucune, et seulement parce que telle était la pente de son caractère et de l'habitude, il faisait suivre à sa femme une route qui édotait cette froideur d'aise où le monde effleure la galanterie. Le tact lui manquait pour lui en indiquer les justes bornes. S'il trouvait du plaisir à souper, que lui importait que madame Colombey fût aperçue, vers

minuit, montant l'escalier dérobé de cabinets abandonnés tout à l'heure par des filles perdues? Il aimait les premières représentations, moins pour le mérite de l'œuvre et les saveurs d'une fête réservée aux esprits d'élite que pour le mouvement et l'agitation qui accompagnaient ces sortes de solennités; mais il n'éprouvait aucun frissonnement si Léonie, assise dans une loge d'avant-scène, fût au bout de ses manches le bras d'une voisine dont chacun savait le nom, et qui se couvrait des pralines pendant les entr'actes. Il ne trouvait pas mauvais qu'elle eût des toilettes d'une recherche excessive, et de ces ajustements, tout nouvellement inventés par les princesses de la mode, qui forcent les passants à retourner la tête. Il lui donnait le goût malsain des choses exagérées, du tumulte, du luxe éclatant de la vie en dehors, tapageuse et bruyante, et l'accoutumait, sans y prendre garde, à des rivalités extérieures où la chasteté du mariage se corrompt. Malheureusement Léonie n'était pas d'un caractère à résister à

de tels entraînements; tout au contraire, la convoitait à les suivre. Elle était alors comme un cheval fougueux qui voit devant lui une carrière ouverte. Un coup d'épée précipite son élan: il allait cocher, il vola.

Avant son mariage, M. Colombey, qui n'appartenait pas à l'école d'après, silencieux et dur de Jacques Bernart, avait une relation intime dont jamais il n'avait pris la peine de se défendre et qui l'attirait souvent dans un appartement somptueux de la rue Chaptal. Au moment d'engager sa parole à Jacques, il eut la bonne volonté de rompre et rompit en effet. Il lui en coûta un portefeuille assez bien garni qu'il ne regretta pas, et dont l'acceptation fut suivie d'un déluge de larmes.

En quittant la rue Chaptal, où il ne croyait plus remettre le pied, M. Colombey, qui n'était cependant pas très-facile à l'attendrissement, se traitait les yeux.

—La pauvre fille... m'aimait-elle! disait-il.

Mais la pauvre fille n'avait aucune

envie de renoncer à une si riche proie. Elle parut bien se résigner un temps, sûre qu'elle était qu'une lutte impulsive n'amènerait point de résultat, mais s'arrangea pour rencontrer plus tard M. Colombey dans la rue. Elle ne se montra ni mécontente ni jalouse, et lui demanda gaiement si on ne le verrait plus. M. Colombey se caressa la menton.

—Eh! dit-il, vous avez affaire à un homme marié, et il n'y a pas loin de la rue Blanche à la rue Chaptal!

—Tant mieux... c'est plus commode, reprit la belle Ariane.

Et comme M. Colombey hésitait, Pulchérie, —c'était le nom de la demoiselle, —haussa les épaules.

—Avez-vous peur qu'on vous devore? reprit-elle... On vous rendra intact et frais comme une rose à Mme Colombey... Ce n'est pas d'ailleurs à vous que j'en veux, c'est au banquier que je désire parler. J'ai quelque argent à placer et il me donnera bien un conseil.

—Un conseil! Je n'en refuse jamais, s'écria M. Colombey, qui avait une envie folle de céder et qui saisit au vol le prétexte offert par Pulchérie.

—Alors, demain à cinq heures, vous me trouverez seule.

Le lendemain à cinq heures, M. Colombey sonna à la porte d'un appartement dont il connaissait les moindres détails.

Il regarda les meubles; rien n'était changé dans la chambre et le salon. M. Colombey se jeta dans un fauteuil dans lequel il avait somméillé vingt fois.

—Ingrat! lui dit Pulchérie, n'êtes-vous pas bien ici?

M. Colombey soupira. Il ne fut pas question d'un conseil entre eux. Un coup de sonnette retentit.

—Six heures! dit Pulchérie qui s'était levé d'un air effaré.

M. Colombey la regarda.

—Eh! reprit-elle, il y a des nids qui ne chônent pas!

Un petit serpent frétille dans le cœur de M. Colombey qui jamais n'avait été chassé d'un appartement où il avait passé de si bonne heure.

—Et le conseil? dit-il.

—Encore? Etes-vous gourmand! s'écria la maîtresse du logis.

M. Colombey insista.

—Eh bien! venez me le donner demain, murmura Pulchérie qui s'esquiva.

M. Colombey retourna donc rue Chaptal une fois, deux fois, trois fois, puis souvent, puis régulièrement, puis enfin presque tous les jours. Et il se trouva bientôt que rien n'était changé dans ses habitudes.

Léonie ne s'en aperçut pas. Son budget particulier n'avait souffert aucune déduction, et cela lui suffisait.

Parmi les personnes qu'on voyait le plus fréquemment à cette époque dans l'hôtel de la rue Blanche, il convient de citer M. de Bréhal.

Après la détermination prise par Jacques Bernard, l'un des prétendants à la main de Léonie, M. le marquis de Montallais avait retiré quelques fonds placés dans la maison de banque de la rue Taubout, et on ne le vit plus.

—Il se fâche, il a tort, dit Jacques.

L'autre, au contraire, M. de Bréhal, s'était bravement présenté dans le cabinet du banquier, et lui tendant la main :

—Je ne puis être votre gendre, lui dit-il ; mais je peux bien rester votre ami.

—C'est mon vœu le plus cher, répondit Jacques.

—Il ne faut pas que ma philosophie vous fasse croire que je ne regrette pas votre charmante fille, continua M. de Bréhal. Jamais je ne la remplacerai. Mais, puisque M. Colombey lui a paru plus digne que moi d'assurer son bonheur, je me résigne par la pensée qu'elle sera plus heureuse. Jacques prit à son tour la main de M. de Bréhal et la serra.

Il me semble cependant que la demande que je vous ai adressée, poursuivit M. de Bréhal, a été entre nous une sorte de parenté morale. C'est un lien que je ne veux pas briser... Me permettez-vous même d'en resserrer le nœud ?

—Je vous en prie, répliqua Jacques.

—Eh bien ! j'agirai sans détour comme j'ai le droit de le faire avec un homme que j'estime et auquel il n'a pas dépendu de moi de tenir par les liens du sang... Vous avez une grande expérience des affaires, j'en ai une médiocre, mais je suis encore jeune, et j'ai une bonne envie d'entrer dans la voie où tout le monde marche. Voulez-vous me servir de parrain ?

Jacques s'inclina.

—J'ai idée, ajouta M. de Bréhal, que vous n'aurez pas lieu de regretter. Il y a des choses en moi et autour de moi dont je n'ose pas ; vous m'apprendrez à m'en servir.

Nous associerons dans une mesure votre sagacité et mes relations, et la fortune aidant, je prétends bien vous faire voir qu'on peut être homme du monde et n'être point sot.

—Je n'en ai jamais douté, répondit Jacques qui pensait à sir William.

—Alors, je me trouve encouragé à vous présenter une requête... Vous souriez ; oh ! vous en verrez bien d'autres ! Quand une idée me paraît bonne, je ne la laisse pas chômer... Vous avez lancé le prospectus d'une grande affaire de mines dont vous avez obtenu la concession en Espagne... Une formalité a retardé la signature ministérielle... Ce retard vous inquiète par l'occasion qu'il fournit à vos rivaux de se remuer. Nommez-moi du conseil d'administration et je vous apporte l'appui de ma famille.

—C'est dit ! s'écria Jacques.

—Dois-je considérer cette bonne volonté que vous me faites voir comme un début, ou n'est-ce qu'un hasard ? reprit M. de Bréhal en posant la main sur les genoux de Jacques.

—C'est le premier annuaire d'une chaîne, répondit le banquier. Il y avait dans la manière dont M. de Bréhal venait d'aborder la question, dans son geste, dans son accent, dans ces mille riens presque indéfinissables qui constituent la valeur morale d'une conversation, un mélange de franchise et de finesse, de bonhomie et de résolution, quelque chose de sous-entendu où l'on sentait l'habileté et l'audace, qui donnaient de son caractère une opinion plus précise et plus haute. Un autre homme, que l'on soupçonnait à peine, venait de se révéler en plein sous le masque du découvert. Jacques se recontra avec un esprit alerte et robuste, au service d'une volonté nette et ferme. Il ne regretta peut-être pas le choix que sa fille avait fait, mais, il ne put pas s'empêcher de penser à son fils en quittant M. de Bréhal, comme il l'avait fait une première fois, après avoir causé avec sir William.

(A continuer)



LE CANARD paraît toutes samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'argent.

LE CANARD,
1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 18 Juin 1887

TERRIBLE CATASTROPHE.

DEUX CENTS PERSONNES TUÉES

LE BOURDON DE NOTRE-DAME ENLEVÉ.

Tassé emprisonné dans sa valise.

Le Secrétaire d'Etat pendu à une corde à linge.

Jamais, de mémoire d'homme, une tempête plus terrible ne s'est abattue sur notre ville. Les grands journaux en ont parlé si légèrement que nous avons cru intéresser nos lecteurs, tant de la ville que de la campagne, en leur racontant en détail les événements qui se sont passés pendant la nuit du 12 au 13. Nuit funeste, s'il en fut jamais !

De bonne heure, dans la soirée la température était lourde, les feuilles pendaient immobiles aux branches des arbres, tout languissait. Vers dix heures le vent s'éleva. Les promeneurs, surpris de ce brusque changement de température, reprirent à la hâte la route de leur domicile, et les rues présentèrent bientôt une scène des plus éraugées.

La foule qui avait envahi le Carré Viger se dispersa vivement et quelques braves musiciens restant au milieu des sièges renversés, achevant, par acquit de conscience, « LA FORGE DANS LA FORÊT ».

Dix minutes plus tard, l'effroyable tempête se déchaîna furieuse et implacable.

Le gros tambour enlevé par le premier coup de vent, renversa le malheureux qui le tient et va se briser sur le bloc de la rue St Hubert. Le musicien qui donnait en ce moment un énorme coup de tampon, frappe en tombant le petit tambour en pleine face et tous deux s'abattent sans connaissance sur les planches de l'estrade. A leurs côtés, deux des contrebassistes sont étendus suffoqués par le vent qui s'était engouffré dans leurs immenses instruments. Sans s'écarter à relever leurs camarades blessés, les autres s'enfuient à qui mieux oubliant dans leur excitation, l'enclume et les autres pièces sur le lieu du sinistre. Le vent balaya en quelques instants ce qui restait dans le carré et les cuivres vivement enlevés vont s'abattre avec fracas dans les rues du faubourg Québec. Les scènes dans les différents quartiers de la ville sont variées et auraient été des plus terribles si les conséquences n'avaient été aussi sérieuses.

Sur la rue St Catherine une bande d'étudiants en médecine est écrasée sous une avalanche de tournures.

Tous, à l'exception d'un seul, sont tués sur le coup. Celui qui s'en est échappé portait un chapeau de soie neuf. Deux tournures lui tombent sur la nuque et lui renfoncent son chapeau jusqu'aux épaules. Il en fut quitte pour la perte de son chapeau chef.

Le vent souffla de l'Ouest avec une furie extraordinaire. Ceux qui, plus heureux, sont restés au logis, se barricadent dans leur maison.

La tempête dura jusqu'au lendemain matin, et ce ne fut que vers les huit heures qu'elle cessa complètement. On put alors se rendre compte des dégâts affreux qu'elle avait causés. Il est impossible de rapporter le nombre des maisons renversées, de fauux brisés et de personnes tuées pendant cette nuit néfaste.

Jusqu'à présent les autorités ont constaté que plus de deux cents cadavres ont été ramassés dans différentes rues de la ville.

Les édifices publics ont été grandement endommagés. Une des tours de l'église Notre-Dame a été brisée et ses débris ont été dispersés par toute la ville. Le bourdon a été retrouvé dans le Jardin des Lilas, près de Maisonneuve. Les messieurs de la Galeté Française qui doivent y donner un pique-nique samedi prochain, ont décidé de le montrer ou curioité. Pour cinq centimes, les visiteurs pourront sonner un coup de battant.

Dans la rue Claude, au fond d'une cour, on a retrouvé une valise, hermétiquement fermée. Son poids extraordinaire a éveillé les soupçons des autorités et le chef de police croyant qu'elle renfermait de la dynamite, l'a

fait transporter avec mille précautions sur le Champ de Mars. Après une assez longue discussion on décida de l'ouvrir. Le couvercle à peine levé, on vit le rédacteur en chef de la *Minerve* s'en élancer à demi vêtu. Il expliqua qu'au moment de la catastrophe il était en train de chercher sa plume de Tolède dans une de ses trois valises ; il s'était senti fatalement entraîné et il n'avait plus eu connaissance du reste.

Une foule d'autres accidents ont eu lieu en divers endroits.

Un fond de souscriptions a été immédiatement ouvert par les autorités pour venir en aide aux familles les plus éprouvées.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons une nouvelle qui a causé le plus grand émoi parmi le public.

On a trouvé dans une ruelle, près du bord de l'eau, un homme pendu à une corde à linge.

Le coroner a été averti et a tenu une enquête ce matin. Le cadavre a été examiné par plusieurs, mais personne n'a pu l'identifier, tant il est défiguré.

L'excitation a été son comble, quand l'homme de la morgue, qui avait fouillé le cadavre, apporta sur la table du coroner un immense parchemin scellé, trouvé dans les poches du défunt. Le jury le fit déplier et ce fut une surprise générale quand on apprit que c'était la nomination du secrétaire d'Etat au poste de Lieutenant Gouverneur de la Province de Québec. Après avoir examiné plusieurs témoins le jury rendit le verdict suivant :

« Pendu par la main de la Providence. »

Il est plus facile d'imaginer que de décrire la consternation générale quand la sinistre nouvelle fut répandue. L'on n'apprit que plus tard que le vent avait fait dérailler le train de nuit d'Ottawa. De tous les passagers, l'hon. secrétaire est encore le seul dont le cadavre ait été retrouvé. Comment il a été lancé dans le nœud coulant fatal est encore un mystère.

Ce drame est le sujet de toutes les conversations en cette ville, aujourd'hui, et on murmure sentencieusement, ces paroles de l'Evangile : « Quiconque se servira de la corde périra par la corde. »



Un ami nous communique la pièce de vers suivante :

SONNET AUX CAPITAUX AVEUGLES.

Depuis vingt ans passés, que de cœurs dévoués,
Pour donner au pays un théâtre modèle,
Ont tout sacrifié. La fortune rebelle,
En leur faisant défaut, les voit tous échoués ;
Quand la fortune aurait vingt ans de bénéfices.

Depuis deux fois ce temps l'Américain, plus sage,
Soutire les gros sous et instruit nos enfants
Dans ses mœurs et ses goûts et tous leur apanage :
L'envahisseur, enfin, sous ces beaux artifices.

\$500,000 dollars par an sort des goussets
De nos bons Canadiens, admirateurs féroces
Du chic américain qui fait ses intérêts.

Cela pour l'étranger, vaut mieux que des cartouches :
Il vaine et s'enrichit, persuade et conquiert,
Son arme est cet argent que, chez nous il acquiert.

ARA-TELL.

UNE ÉPIDÉMIE.

Une véritable épidémie, en effet ! Plus dangereuse que la variole, que le choléra et toutes celles dont notre belle ville a été affligée ! C'est, comme le disait à notre égard un médecin allemand bien connu de cette ville, la « Gale Américain ». Beaucoup plus dangereuse pour la santé que la gale ordinaire, cette maladie conduit, paraît-il, droit à la Longue-Pointe. Et, le croirait-on nos citoyens les plus éminents en sont atteints. Depuis plusieurs années déjà, ils souffraient de cette cruelle maladie, et aucun d'eux n'avait songé à prendre les moyens de s'en guérir. Eh bon français, même dans la Faculté, on l'appelle « Calentourg ».

Ce qui en fait une maladie extrêmement dangereuse, c'est d'abord la jouissance qu'elle procure à ceux qui en sont atteints, puis ses progrès rapides et imperceptibles chez la malheureuse victime et surtout l'ignorance complète des médecins sur les remèdes à appliquer. Jusqu'à présent, en effet, personne n'avait songé à en étudier le diagnostic, les cas en étant très rares et les malades peu nombreux. Mais les statistiques du mois dernier de la Longue-Pointe ont enfin ouvert les yeux à un médecin de talent de cette ville, le docteur A. Braty, qui a fait au collège de St. Guénard, un cours d'études médicales des plus complète.

En mai dernier pas moins de soixante personnes ont été internées à l'asile et toutes atteintes de la triste maladie.

Le médecin ci-haut nommé, a fait des recherches des plus sérieuses et est, du moins, il le prétend, en train de trouver le fameux secret qui va contribuer à faire passer son nom à la postérité.

Il est allé voir un grand nombre de personnes atteintes

COUACS

Deux individus discutent avec chaleur sur la politique ; naturellement, l'un avait été rouge et l'autre bleu.

Celui-ci après avoir énuméré tout ce que les rouges avaient fait de mal dans le monde, termina en disant : « Ce sont les rouges qui ont fait la révolution en France et qui en Canada ont voulu faire entrer Gaubord dans la terre sainte. »

—Les bleus ont fait pis que cela, dit le rouge, ils ont crucifié Jésus-Christ.

—Comment cela ? dit le bleu abasourdi.

—Quoi ? comment cela, ne sais-tu pas que les scribes et les pharisiens étaient des conservateurs qui s'opposaient aux réformes que le Christ voulait faire.

Un cultivateur passait, il y a quelques jours, sur la rue St. Paul ayant à ses côtés un gros coq d'inde qu'il portait au marché. Un commis qui était sur le porron d'un magasin de hardes faites, voulant faire rire les voisins, apostropha le cultivateur dans les termes suivants :

—Dites-donc, l'ami, combien êtes-vous dans la voiture ?

—Nous sommes deux, r prit tranquillement le cultivateur. —Is si vous étiez à ma place ça ne ferait qu'un.

—Combien êtes-vous d'enfants à la maison ? demandait-on, l'autre jour, au jeune Timoléon récemment arrivé de la campagne.

—Deux, répondit-il vivement ; un garçon et une fille.

Puis voyant que son interlocuteur le regardait d'un air étrange, il ajouta :

—C'est moi qui suis le garçon.

—Laissez donc, disait le gros X..., je ne suis pas si bête que j'en ai l'air.

—Oh ! non ! ce serait trop, reprit un ami.

Devant un restaurant à dix-huit sous.

Deux bohèmes,
—N'entre pas là, mon cher.
—Pourquoi ?
—On m'a donné hier un beef-steak qui ruait.

Comment se fait-il donc, disait un libéral, que les rouges restent si peu au pouvoir ?

—C'est bien simple, repit un conservateur, les rouges ne sont pas autre chose que des instruments — dont la Providence se sert pour punir les bleus quand ils font trop de bêtises.

—Et les bleus, répliqua vivement le libéral, ne sont que des instruments dans la main des orangistes dont sir John se sert continuellement pour punir le peuple quand il a fait la bêtise de le renvoyer au pouvoir.

Maître Paul n'a pas été sage et on l'a mis au pain sec. Il a jeté son morceau de pain sur un banc dans le jardin. Une abeille vient s'y poser. La bonne fait un geste pour la chasser.

—Laisse-la donc ! Elle ne sait pas que je suis au pain sec... Elle va peut-être mettre un peu de miel dessus.

Un moribond se tord sur son lit de douleur.

—Ah, c'est fini. Je crois que je vais passer.

Son fidèle serviteur cherche à le regaillardir.

—Rassurez-vous, monsieur, le médecin a dit comme ça qu'il n'y avait plus d'huile dans la lampe, mais je viens d'en remettre.

Mme de X... n'est plus absolument de la première jeunesse. Elle a cependant conservé des habitudes de coquette qui juront avec son âge.

Hier, comme elle rendait visite à une de ses amies, elle lui dit en mignardant :

—Croiriez-vous, que, ce matin, mon coiffeur a mis trois quarts d'heure à me couper les cheveux ?

Alors l'amie implacable :
—Ne pouviez-vous pas aller vous promener pendant ce temps-là ?

Le docteur D... est l'homme le plus brouillon du monde.

Il arrive chez un malade, dit quelques mots et barbouille une ordonnance quelconque.

—Sapristi ! disait hier un de ses clients, en voilà un qui tire sans viser !

Un dentiste est cité comme témoin devant le tribunal de police correctionnelle.

—Témoin, lui dit le président, veuillez pour un moment oublier votre profession et nous dire la vérité.

Le corniste Vivier entre un jour dans un magasin de vêtements confectionnés ayant pour enseigne : "Aux cent mille paletots."

—Vous avez cent mille paletots ? dit-il au patron.

—Oui monsieur.

—Est-ce que vous êtes occupé en ce moment ?

—Non, monsieur.

—Eh bien ! je vais les essayer.

On reprochait à un bohème de let tres de ne rien produire.

—Je ne puis pas décemment perdre mon temps, répondit-il, à écrire des œuvres dont j'aurais peut être à rougir "plus tard."

Un critique à un de ses amis :

—Comment ! tu as jeté au feu le roman de X... ?

—J'en avais lu le premier chapitre, et j'ai considéré que j'étais en droit de légitime défense !

M. X... est à table et demande à Baptiste qui le sert :

—Oh est donc le pâté de bécaffines que j'ai entamé hier ?

—Je ne sais pas, répond Baptiste.

—Informez vous à la cuisine.

Et il revient un bout d'un instant :

—Monsieur, la cuisinière m'a dit de dire à monsieur qu'elle nous avait dit de le manger.

Toto est conduit à la messe pour la première fois. On lui donne deux sous pour les frais du culte. Quand le prêtre passe, sa mère lui fait signe : —Non, murmure Toto, pas à celui-là ; l'autre est bien plus beau. Sur ce, il se lève, et va porter son décime au suisse.

—Cri du cœur d'un oncle dont la caisse est mise en coupe réglée par quelques neveux nocours :

—Il n'y aura donc jamais de phylloxera sur la carotte ?

M. Henri, qui a cinq ans, est en train de faire sa prière :

—Mon Dieu, accordez la santé à mon père et à ma mère ; mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être bien sage... Maman, pendant que j'y suis, si je demandais aussi au bon Dieu, d'accorder le piano que ta dis qui est si faux ?

Bobinard est l'original par excellence.

—Comment se fait-il que tu ne tutoies pas ta femme ? lui demandait on dernièrement.

—Je n'aime pas ça. Et puis, quand on est si familier avec les gens, c'est le diable casuis pour se faire obsir !

—Et l'établissement de bains :

Un individu d'une cinquantaine d'années demande une baignoire et, s'étant déshabillé, sonne le garçon :

—Restez là, mon ami, jusqu'à ce que je sois dans le bain. Je crains qu'il ne me fasse mal.

—Monsieur est malade.

—Non... Mais c'est le premier de ma vie !...

Extrait d'un roman feuilleton actuel :

"... L'œil fixe, la main tremblante, la respiration retenue dans la gorge, on eût dit un homme en train de faire prendre une allumette de la Régie."

Une nouvelle absolument fantaisiste.

On disait hier que M. Taylor était prêt à "prendre" sa retraite.

Prendre !...

quées du fléau et ses visites ne font que le confirmer dans son étude des symptômes. Il a déclaré à notre rédacteur qu'il y avait, en cette ville, une société régulièrement constituée, de ces pauvres victimes. Elle porte le nom de "Chavirants" et a pour devise :

"La Vigne est la Joie."

Pourquoi cette devise ? Notre spécialiste a d'abord cru que la société avait adopté cette devise parce que ses membres cultivaient tous avec un grand amour la vigne qu'ont célébrée dans leurs chants tant de poètes illustres, mais il a depuis compris son erreur, car plus d'un des malades n'a jamais pris une seule goutte de vin, ayant été de bas âge enrôlé sous la bannière de la Tempérance Totale.

Il en est donc encore aux conjectures, quant à la devise du club. Il a, cependant, réussi à mettre la main sur un manuscrit, trouvé dans le secrétaire du Président de la Société.

En le relisant, il y a vu des indices des plus évidents de la fièvre qu'il prétend pouvoir guérir. Pendant qu'il continue ses expériences nous nous permettons de publier des extraits de ce manuscrit. Puisse le lecteur en prendre une telle horreur que jamais il ne songe à imiter ceux qui ont contribué à le créer et par là échapper à la plus dangereuse épidémie qui ait visité notre pays depuis plus d'un siècle. Comme le manuscrit est quelque peu volumineux, nous nous contenterons de n'en publier qu'une partie aujourd'hui, nous réservant la liberté de continuer dans un prochain numéro.

CLUB DES CHAVIRANTS

La Vigne est la Joie

AVIS AUX IVROGNES. Il est fortement question, en ce moment, de refondre les vieux saouls (vieux sous).

* * *

Un galant conducteur d'omnibus à une dame qu'il aime et qui veut lui payer sa place :

—Gardez vos six sous, mais débarrassez moi de mes sous six (souis).

* * *

Le même conducteur d'omnibus à un ivrogne :

—Je n'aurais pas dû vous laisser monter, ... enfin... vos six sous ?

—Je ne suis pas si saoul que j'en ai l'air, repartit l'ivrogne, et si on a créé vos voitures ce n'était pas de peur que les hommes n'y bussent (omnibus).

* * *

Quel est le meilleur combustible ? C'est le charbon de terre, parce qu'il donne le coke (le cog).

* * *

Quand vous serez à l'article de la mort, n'oubliez pas d'appeler auprès de vous un ami sincère et dévoué, car si pour entrer dans le monde il faut une sage-femme, pour en sortir, il faut un homme sage.

* * *

Pourquoi la justice est-elle toujours armée de balances ?

Parce que, lorsqu'il s'élève une querelle entre deux hommes, elle est chargée de l'apaiser (la peser).

* * *

Pourquoi les cordonniers craignent-ils de perdre la respiration ?

C'est parce qu'ils ne peuvent travailler sans alène (sans haleine).

* * *

Quelle différence entre un gâteau d'amandes et un bon livre ?

Il y en a pas, car ils sont tous deux feuilletés.

* * *

Quelle différence entre un vicairé âgé et une vieille citroue ?

Il n'y en a pas, car tous deux demandent à être curés.

* * *

Quelle différence entre un miroir et un garçon d'écurie ?

Le premier réfléchit sans penser ! le deuxième (pauvre) sans réfléchir.

* * *

Quelle différence entre un animal ruminant et un commis de magasin ?

C'est que le premier peut payer ; le deuxième est payé.

* * *

Pourquoi votre portier n'est-il pas dans sa loge ?

D'abord il est bavard et puis il est traître (ailleur).

* * *

Quelle différence entre un prêtre et un filou ?

Le premier dit : Monneur à Dieu ; le deuxième dit : Adieu à l'honneur.

* * *

Savez-vous pourquoi les dames sont à même de voyager facilement dans les airs ?

—C'est parce qu'elles ne manquent pas de ballons (bas longs).

* * *

Quelle est la fleur qui dure quatre jours et quatre heures ?

—C'est le poids de senteur (cent heures).

* * *



LA LEVRETTE EN PALETOT

Tout le monde a entendu parler de la charmante fantaisie d'Auguste Chatillon, la *Levrette en paletot* ; mais peu de personnes en connaissent le texte exact. La voici dans toute sa pureté :

Y a-t-il rien qui vous agace
Comme une levrette en paletot,
Quand y a tant d'gens sur la place
Qui n'ont rien à s'mett' sus leux dos ?

Moi j'ai l'horreur de ces p'tites bêtes,
J'aime pas leux museaux pointus,
J'aime pas ceux qui font leux tête
A caus' qu'i's ont des pardessus.

Ça vous a un petit air rogu,
Ça vous regarde avec mépris :
Parlez-moi d'un brav'bouledogue,
A la bon'heur' ça vaut son prix.

Ça me faisait suer, quand j'ai l'onglée,
De voir des chiens qu'ont un habit,
Tandis que par les temps d'gelée
Moi je n'ai rien, pas même un lit.

J'voudrais bien en crever une,
Ça m'frait plaisir, mais v'là, j'ose pas ;
Parce que leux maî't's ont d'la fortune,
Et qu'im'fich'raient dans l'embarras.

Ça doit se manger, la levrette,
Qu'un jour j'en pince une à hai's clos,
Je la frai cuire à ma guinguette,
Ah ! j'en collerai, moi, des pal'tots !

LA JOURNEE D'UN BUVEUR



A sept heures l'absinthe | A neuf heures, un John Collins de Mme Desjardins pour tuer le ver. | A deux heures, un John Collins pour chauffer les briques.



A onze heures un mixed bitter pour donner l'appétit. | A deux heures, une char-treuse pour rincer le plomb.



A trois heures la bière pour pousser le train. | A 5 heures, l'absinthe, pour étouffer le perroquet.



A 7 heures, le half-dash, pour laquiner les épimards. | A neuf heures un cock-tail pour balayer le corridor.

Deux chasseurs fontrent dans une auberge ; ils demandent une omelette au lard. La femme de l'aubergiste, obligée de sortir, leur demande dix minutes, au bout desquelles elle rentre pour confectionner les mets demandés.

Mais quel n'est pas son étonnement en apercevant les deux chasseurs déjà à table, devant une omelette qu'ils mangent de grand appétit.

—Ma foi, dit l'un, nous avons trouvés les œufs et nous avons fait la cuisinée nous mêmes.

—Et le lard, dit la bonne femme, où l'avez vous trouvé ?

—Là, sur une planche.

—Ah ! mon Dieu !

—Quoi donc ?

—Eh bien ! je ne sais pas si Jacques va être content ! Vous avez pris le morceau dont il se sert pour graisser ses bottes !

Timoléon domestique.

En "faisant" l'appartement, il s'approche d'un bocal où nagent des poissons rouges ; il prend un de ces malheureux petits cyprins et se met à le froter vigoureusement avec une brosse à tapis.

La maîtresse du logis survient et levant les bras au ciel.

—Ah ça, mais êtes-vous fouf Vous brossez mes poissons rouges !

—Dame, madame m'a recommandé de les tenir propres !

Ra police correctionnelle :

Une petite dame d'une trentaine d'années, cheveux rutilants, toilette tapageuse, est citée comme témoin.

—Étes-vous mariée, madame ? lui demande le président.

—Je m'en rapporte à la sagesse du tribunal.

Un convoi passe sur le boulevard. Une dame.— Je voudrais bien savoir qui est mort.

Un monsieur.— C'est un avocat. La dame.— Et il ne dit rien ?

Entre vsgabouds.

—C'est embêtant, sais-tu ? de se laver les pieds.

—Mais pas du tout ! ça rapporte au contraire. Moi je cherche un bourgeois qui ait un chien ; je lui lave son chien, mes pieds se lavent tout seuls et je gagne quinze sous.

Entre mère et fille :

—Tu sais, maman, quand ce monsieur a recommencé ses déclarations, j'ai fait ce que tu m'avais dit ; j'ai montré les dents.

—Et alors ?

—Alors ?... Il m'a dit qu'il n'en avait jamais vu de plus jolies !...

Philologie.

—Le chinois est certainement la langue la plus difficile à retenir.

—Non, mon cher ami.

—Vous croyez ?

—La langue la plus difficile à retenir... c'est celle de la femme ?

Authentique.

Madame appelle sa cuisinière.

—Belle-té, dit elle, vous ferez peu ce soir le pot au feu.

La domestique, embarrassée :

—Impossible, Madame ; le pot est cassé.

—Mala-foite ! Comment avez-vous fait ?

—C'est hier soir, madame, en prenant mon bain de pied !

Un pauvre couvreur vient de tomber d'une hauteur de six étages. Il s'est cassé les deux jambes et se lamentement en songeant à sa femme et à ses quatre enfants dont il est l'unique soutien.

—Aussi, mon garçon, lui dit Bobinard, quel diable de métier avez-vous choisi là ? Il fallait vous faire ministre ; on tombe souvent, mais on ne se fait jamais de mal.

JR GUERIS LES CONVULSIONS ! Le 2 que je dis que je guéris, je n'entends pas dire simplement que je les fais disparaître pour un temps et qu'ils repaissent après. J'ai fait ne ces malades, *attaques épileptiques ou haut mal*, une étude de tout ma vie. Je garantis que mon remède guérit les plus mauvais cas. Une que d'autres n'ont pu réussir, ce n'est pas le raisonnement que vous ne voyez pas guéri maintes tant demandez de suite un traité et une bouteille gratuite de mon remède infallible. Donnez l'adresse pour l'express et le bureau de poste. L'essai ne vous coûte rien et je vais vous guérir. Adressez au Dr P. H. G. Root, Succursale, 37, de Young, Toronto.

A TABLE

MUSIQUE ET FOURCHETTE

Aimez-vous la musique à table ? J'en raffole. Je me sens plus vaillant et je marche avec plus d'entrain à l'assaut des terrines et des vols au vent.

Tel un brave invalide, au bruit des fifres et des clairons qui passent, se redresse fièrement et, d'un pas juvénile, accompagne la musique du régiment. Tel encore, au fond des sanctuaires embrasés par les cierges, le croyant s'imagine qu'aux sons mélodieux des orgues sa prière rythmée s'élève, plus ardente et plus pure, vers le ciel !

Je suis donc pour la musique à table. J'entends une musique artistiquement appropriée à la nature du festin, aux services qui se succèdent, aux mets que je savoure, aux vins que je déguste. Je veux un sympathique accord, une entière harmonie entre les plats qui charment mon palais et les variations caressantes qui bercent mon oreille.

Que les quartiers fumants de venaison soient annoncés par les plaintes mourantes des cors de chasse et qu'une joyeuse fanfare, adoucie par les tentures des galeries voisines, salue avec éclat la dinde aux truffes du Périgord ; que les flûtes et les violons accompagnent d'une réverbération pareille aux vagues marmurées les turbots "à la Béchamel" et les truites "à la Victor Hugo."

Un solo magistral pour ce coq de bruyère ou ce faisceau de Hongrie ! Les charments aigüés conviendront au fumet piquant de l'outarde ; le haut-bois aux sons clairs répond aux chairs éblouissantes d'un chapon du Maine et, pour ces délicieux pâtés d'alcovettes, je demande des trilles légères, presque aériens !

La musique à table ranime l'appétit et la gaieté, elle berce les fourchettes et fait rire le vin dans les verres ; elle plane sur les nappes blanches, tourne autour des couverts, cristallise l'étincelant, ondule, se balance et soupire, éclate et part avec les bouchons du champagne, papillonne autour des corbeilles fleuries, monte, s'élève et retombe en mélodie caressante pour se perdre dans les chevelures blondes et les corsages parfumés.

Mais voici qu'à cette musique vivifiante, portant au recueillement de la fourchette, à la douce piété des rôtis succulents, à la consécration intime des sauces exquises et des ragôts fameux, vient se mêler tout à coup une autre musique mystérieuse, étherée, céleste, incomparable, qu'aucun adjectif de la langue des hommes ne saurait rendre, que n'entendent jamais le gourmand vulgaire et le pauvre gastralgique !

Cette musique divine, inconnue de Mozart et de Beethoven, de Meyerbeer, de Rossini, de Gounod, de Saint-Saëns, s'exhale comme un rêve enchanté, au milieu des vapeurs odorantes du festin lui-même.

Elle sort des flancs de cette dinde du Périgord, de ces terrines emballées de Nérac, de ces caillies à la Grimod, de ces perdrix à la Tousseau, de ces ortolans à la Freynet, de ces poissons choisis, de ces crèmes onctueuses, de ces fruits suaves ; elle coule en filets harmonieux, en cascades chantantes et riennes, des vieilles bouteilles de bourgogne ou de bordeaux ; elle murmure un refrain léger dans les coupes écumeuses où l'ai pétillante...

Magique harmonie ! Prodigeux concert, où chaque plat jette sa note grave ou joyeuse, énergique ou tendre, fièle ou forte, lyrique ou plaignante, spirituelle ou savante, légère ou profonde. Et tout cela se mêle, se combine, se marie, s'harmonise, se fond dans une orchestration sans rivale.

Ecoutez ! c'est l'âme même du festin qui, faite de parfums exquis et d'arômes délicieux, flotte sur les nappes blanches en chantant !

Ecoutez encore ! Ici les voix argentines et fraîches des primeurs ; la chansonnette de radis roses et la douce romance des asperges délicates à la tête qui penche ; la basso profonde des saumons, le concerto des carpes à la Chambord, les trilles

joyeux des fritures riantes et le clairon des coqs à la béarnaise. Là barytonnent les chevreaux à la royale et les sangliers à la Saint-Hubert ; la caille, chanteuse légère, envoie sa note coquette et précipitée ; les poulets marenge entonnent comme un chant de victoire et l'écrivainse bordelaise, qui ne sait plus rougir, fredonne un libre couplet de cabinet particulier. Enfin la truffe divine soupire une mélodie céleste, pareille à ce chant des fées qui sortait du creux des chênes pour charmer les voyageurs.

La musique à table est très à la mode aujourd'hui. C'est un charme et un progrès. J'y applaudis de ma fourchette et de mon verre. Ne vaut-il pas mieux écouter, entre un chapon de la Bresse et une truite à l'amiral, un beau morceau de Gounod ou de Saint-Saëns que les huillevacas d'un voisin banal, capable de vous dégrader d'aspic à la reine ou de bécasces sur canapés !

Je connais une adorable jeune femme, la baronne D..., dont la musique seule peut ranimer l'appétit qui s'éteint. La jaurvette ne peut plus manger, ce qui est plus triste encore que de ne pas savoir aimer.

L'autre jour, en faisant visite à la baronne, je la trouvai à table, en face d'une caille à l'alicante, rondolet et doduc, toute marbrée de petites truffes noires qui piquaient sa peau miroitante de grains de beauté. Je parle de la caille.

Sur le buffet gothique, étoilé de moustier rare et de vieux rouen, une énorme boîte, richement incrustée, mais de forme étrange, fixe mon attention.

C'est, me dit-elle, une boîte à musique. Tu me mettant à table, je presse un bouton et l'air que j'entends éveille quelque fois mon appétit. Voulez-vous mon ami ?

Comment donc !... Je presse le bouton d'ivoire et d'est un air de la Dame blanche qui me répond : "La Dame blanche vous regarde..."

Assez ! dit la baronne ; autre chose.

Et ses beaux yeux désolés regardent la caille à l'alicante qui ne dit rien à sa fourchette en deuil.

J'appuis le pouce sur un second bouton : "Voyez sur cette roche..." Voici Fra Diavolo. La baronne est impassible. Sur un signe de résignation touchante, je passe mon doigt au troisième bouton. C'est le grand air du Châlet : "Arrêtons-nous ici..." Ironie cruelle ! la malheureuse n'a pas commencé. — Autre chose, dit elle en soupirant.

C'est au tour du quatrième bouton que je pousse un peu vivement : "Margot, fais sauter ton sabot..."

Les ravissantes Noces de Jeannette ! Mon amie a l'air d'essayer une lame avec sa serviette. Elle me regarde ; j'ai compris. Me voici au cinquième bouton, toute une garniture de gilet de chasse. — Le Pré aux Clercs ! Harold succède à Massé. Tentative vaine. La baronne jette à la caille humilée un regard qui n'a rien de bon.

— Encore un air ! fait-elle d'une voix plaintive, on se renversant avec une grâce adorable sur le dos de sa chaise d'ébène.

Ma patience, à vrai dire, était à bout, et j'allais proposer à mon amie un air d'église.

Au dernier bouton ! Je presse et aussitôt une musique spirituelle et légère, pleine de fraîcheur, de grâce et d'originalité, emplit la salle à manger d'une harmonie ravissante.

Je regarde la baronne ; elle a déjà savouré la caille à l'alicante avec sa dentelle de lard et son crêton doré. Bien mieux ! elle est en train de réduire à de proportions chimériques une tranche de pâté truffé autrement large, je vous assure que la caille que l'avait précédée.

Quelle est donc la musique qui a accompli ce miracle ? La chanson que détaille avec tant d'esprit Milly-Meyer dans Joséphine vendue par ses parents, de notre cher poète et ami Victor Roger !

GRAPILLAGES

Extrait d'un album. Brûler.—On brûle volontiers : le pavé, la politesse. On brûle aussi... pour une forte dot ; on brûle même parfois d'amour.

Mme Prudhomme.—Irons-nous tantôt à la musique militaire, mon ami !

M. Prudhomme.—Non, madame, nous nous abstenons, et j'espère que l'Europe y verra une preuve de nos sentiments pacifiques.

—Les mendiants. Une femme misérablement vêtue tend la main à monsieur :

—Ayez pitié de moi, monsieur, je vous en supplie, j'ai quinze enfants sur les bras.

—Quinze ? Mais, alors, l'ainé peut déjà gagner sa vie ?

—Oh ! monsieur, il n'a que six ans, le pauvre chéri !

—Les duels. L'un des témoins accourant furieux chez son committant :

—Comment, vous n'êtes pas venu sur le terrain !

—Eh ! que voulez-vous ! J'étais convaincu que mon adversaire ne s'y rendrait pas ; et je n'ai pas voulu qu'on pût dire qu'il m'avait fait peur !

Dans le Gil Blas, Théodore de Banville nous conte, comme il sait conter, la charmante histoire d'un mari qui devient éperdument amoureux du portrait de sa femme au Salon.

Moralité : "Le plus difficile, ce n'est pas encore d'avoir une femme à soi, une belle femme, soureuse, fidèle et spirituelle, c'est de savoir qu'on l'a et de s'en apercevoir."

Un truc ingénieux pour ne pas dire la vérité sans aller au mensonge.

Lorsqu'on demanda son âge à X... l'auteur dramatique bien connu, qui a passé la soixantaine, il répondit avec bonhomie :

—Eh ! mon cher, bien que j'aie l'air très jeune, je suis plus près de cinquante que de quarante !...

Cherchez la fortune avant qu'il ne soit trop tard.—Le 20ème grand tirage mensuel de la Loterie de l'Etat de la Louisiane a eu lieu à la Nouvelle-Orléans, le mardi (c'est toujours le mardi) 10 mai 1887. Une somme de \$22,500 a été envoyée à beaucoup de personnes estimables. Nous allons en citer quelques-unes : le No. 15766 a gagné le premier prix ; il fut d'abord vendu en parties fractionnelles de \$1, l'argent a été envoyé à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La. L'un d'eux fut envoyé à T. J. Lynch, marchand de liqueurs bien connu demeurant au coin S.-E. des rues onzème et Locust, Philadelphie, il fut collecté par l'intermédiaire de la 3ème banque nationale de Philadelphie ; six-dixièmes furent vendus à des Californiens et collectés par l'entremise de Wells, Fargo & Co. de San Francisco, Cal ; un vendu à A. Fruny, Deer Lick, Mason Co., Va. Occ. a été collecté par la Banque Metropolitan Nationale, Cincinnati, Ohio. Le No. 75,866 a remporté le deuxième prix de \$50,000 ; comme le premier il avait été vendu par dixièmes à \$1 chaque ; deux furent payés par la Banque Nationale Commerciale de Mobile, Alabama ; un par l'entremise de la Banque Nationale Commerciale de Nashville, Ten. ; un payé par la Banque de Commerce de Louisville, Ky. ; deux à Frank Corcoran, Cairo, Ill. par la Banque Nationale de Cairo, Ill. Le No. 15, 872 a tiré le troisième prix, de \$20,000, aussi vendu en dixièmes ; un à Edwin Le Bars de la ville de New-York, collecté par la Cie Express d'Adams ; un à N. Cronshaw, de Everest, Kan. ; un à C. J. Harman, payé par la Banque Nationale de Corry, Pe. ; un payé par la Banque de Californie de San Francisco, Cal ; un payé à la Banque Nevada de San Francisco, et le reste ailleurs. Les Numéros 45,649 et 51,955 ont tiré les deux quatrièmes prix de \$10,000 chaque ; vendus à des personnes de Chicago, Ill. ; San Francisco, Oakland et San José, Cal. ; Keokuk, Iowa ; Camillo, Mo. ; Nouvelle-Orléans, Boston Washington, Pittsburg, Mt. Pleasant, Flo. ; Gardon, Ark ; Union Star, Mo. ; et ailleurs. Ainsi la roue continue à tourner et le 12 juillet tout sera répété. On pourra obtenir des détails complets en s'adressant à M. A. Dauphin, Nouvelle-Orléans, La. Cherchez la fortune avant qu'il ne soit trop tard.

Près du zinc : —Ah ! tu en absorbes de ces canons, toi, Leseket. —C'est vrai, mais c'est parce que je suis un catholique pratiquant. Je veux arriver à la canonisation !

—Victoire, préparez le déjeuner... Vous aurez soin de faire moins cuire les œufs à la coque de monsieur que les miens !...

—C'est très bien madame... Mais comment faudra-t-il faire pour les reconnaître ?

A bord d'un steamer. Un clergyman s'adressant à un voyageur :

—Vous est-il jamais venu à la pensée qu'un milieu de la vie nous soumette au milieu de la mort ?

—Souvent.

—Avez-vous réfléchi qu'à chaque instant nous pouvons être lancés dans l'éternité, et que nous devrions être préparés à tout événement ?

—C'est ce que j'ai dit un million de fois.

—Est-il possible que je parle à un frère clergyman ! Mais je pensais, d'après vos habits...

—Je suis aussi agent d'assurances sur la vie.

Entre gentilshommes des boulevards extérieurs :

—Comme tu es nippé, mon vieux Polyte !... Quel luxe !... Qu'est-ce que tu fais donc maintenant ?

—Je suis entré chez un banquier.

—La nuit ?

—En police correctionnelle : —Prévenu, vous avez entendu le témoin ; l'agent de service vous a arrêté au moment où vous vouliez prendre la montre de cette demoiselle.

—Oh ! si on peut accuser ainsi un honnête homme ; j'étais en train de danser, n'est-ce pas ; eh bien ! je faisais la chaîne des dames.

LA CONSOMPTION GUERIE

Un vieux médecin, ne pratiquant plus, a reçu d'un missionnaire des Indes-Orientales la formule d'un remède végétal très simple pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, de la Bronchite du Catarrh, de l'Asthme, et de toutes les affections de la gorge ou des poumons. Aussi guérison positive et radicale de la débilité nerveuse et de toute autre maladie nerveuse. Le docteur après en avoir expérimenté l'efficacité dans des milliers de cas a senti qu'il était de son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par ce motif et le désir de soulager les souffrances humaines, j'enverrai gratis, à tous ceux qui le désirent, la formule, en Allemand, Français ou Anglais, avec toutes les recommandations pour le faire et l'employer. Envoyer par la poste, un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal W. A. NOYES, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

DEMANDEZ PARTOUT

LES CÉLÈBRES CIGARES

"CREME de la CREME"

"NOISY BOYS"

SORTANT DE LA MANUFACTURE DE

J. M. FORTIER

Et faits avec les MEILLEURS

TABAC de la HAVANE.

AUCUNE CONCURRENCE POSSIBLE

AVIS AUX MÈRES

Si votre sommeil est troublé la nuit par les pleurs et les cris d'un enfant qui souffre de sa dentition, hâtez-vous de vous procurer une bouteille de "Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants." Son efficacité est sans égale, et votre petit massé sera soulagé immédiatement.

Ayez confiance, ce remède est infatigable. Il guérit la dysenterie et la diarrhée, régularise l'estomac et les intestins, fait disparaître les coliques, adoucit les humeurs, réduit les inflammations, et donne une énergie nouvelle à tout le système en général.

"Le Sirop calmant de Mme Winslow pour la dentition des enfants" est agréable au goût et est préparé d'après la prescription d'une des plus grandes célébrités médicales parmi les femmes des Etats-Unis.—Il est en vente chez tous les pharmaciens, dans le monde entier. Prix 25 cts à la bouteille.

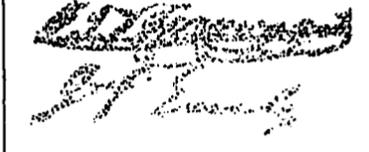
CONSOMPTION.—J'ai un remède positif pour la maladie indiquée ci-dessus ; par son usage, des milliers de cas de la pire espèce et très anciens peuvent être guéris. Vraiment, ma foi est si grande dans son efficacité, que j'enverrai deux bouteilles gratuitement à toute personne souffrant de cette maladie. Donnez l'adresse du bureau de poste et pour l'express. Dr T. A. SLOCUM, succursale : 32 rue Yonge, Toronto.



PRIX CAPITAL \$150 000

Incorporée par la Législature en 1868 à des fins d'éducation et de bienfaisance, et son existence ayant été admise par un vote populaire renversant en 1879, comme faisant partie de la constitution de l'Etat.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et trimestriels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que le tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-similés de nos signatures attachés dans ses annonces.



Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, patronons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos bureaux.

- J. H. OGLESBY, Pres. Louisiana National Bank, PIERRE LAFAUX, Pres. State National Bank, A. BAUDWIN, Pres. New-Orleans National Bank, CARL KOHN, Pres. Union National Bank

ATTRACTION SANS PRÉCÉDENTS

Plus d'un million distribué

Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée en 1868 pour 25 ans par la Législature pour des fins d'éducation et de charité, avec un Capital de \$1,000,000, auquel a été ajouté depuis un fonds de réserve de plus de \$500,000.

Par un vote populaire décisif, les privilèges devinrent partie de la présente Constitution de l'Etat, adoptée le 2 décembre A. D. 1879. La seule loterie notée et autorisée par le peuple d'aucun Etat. Ne fait jamais de déduction et ne retarde jamais.

Les grands tirages de nombre pair ont lieu mensuellement, et les tirages bi-annuels ont lieu régulièrement tous les six mois (Juin & Décembre)

OCASION SPECTACULAIRE DE GAGNER UNE FORTUNE. SKIPLAKE GRAND TIRAGE, CLANSEB, A L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 12 JUILLET, 1887. 2000ème TIRAGE MENSUEL.

Prix capital - - \$150,000

Notes : Les Billets sont à \$10 seule mont. Moitié, \$5. Cinquième, \$2. Dixième, \$1.

Table with 2 columns: Prize amount and Quantity. Includes '1 PRIX CAPITAL DE \$150,000', '1 GRAND PRIX DE \$50,000', etc.

2179 Prix, s'élevant à \$55,000

Les applications pour prix aux clubs doivent être faites seulement au bureau de la Compagnie à la Nouvelle-Orléans.

Pour de plus amples informations, écrivez libellément, donnant votre adresse au long.

MANDATS DE POSTE, Mandats d'Express, ou change sur New-York dans une lettre ordinaire, Billets de banque par Express (à nos frais) doivent être adressés

M. A. DAUPHIN, Nouvelle-Orléans, La. ou à M. A. DAUPHIN, Washington D. C.

Adressez les lettres enregistrées à NEW-ORLEANS NATIONAL BANK, New-Orléans, La.

RAPPELEZ-VOUS

Que la présence Beautemps et Early, qui sont chargés des tirages, est une garantie de bonne foi égale et d'intégrité, que les chances sont toutes égales et que personne ne peut honnêtement deviner les numéros gagnants. RAPPELEZ-VOUS que le paiement de tous les prix est GARANTI PAR QUATRE BANQUES : NATIONALS de la Nouvelle-Orléans et que les billets sont signés par le président de l'institution. Les droits de cette institution sont garantis par un charte et reconnus par les plus hauts cours ; défiez-vous par conséquent de toutes imitations ou affaires anonymes.

Sans Médecine

Pour savoir le moyen de guérir sans frais la débilité nerveuse, l'impairance, et tous les désordres résultant d'imprudences ou d'abus de stimulants, adressez-vous à la Magneto Electro Appliance Co. 1267 Broadway, N. Y.



DESSINATEUR

GRAVEUR SUR BOIS

(Edifice de LA PATRIE)

35, rue ST-GABRIEL 35 MONTREAL,